**Recension**
GLEDHILL, Chris : Tréguer-Felten, Geneviève. 2018. *Langue commune, Cultures distinctes  les illusions du « globish ».* Paris : Editions Hermann.

Ce livre nous met en garde contre une vision trop simpliste de la langue anglaise, panacée universelle de la communication dans le monde des affaires. L'argument principal est clair : l'utilisation de l'anglais *lingua franca* – une version simplifiée de la langue utilisée entre interlocuteurs non-natifs – est devenue incontournable pour le commerce international, même au sein de quelques groupes importants à l'échelle nationale. Mais si les professionnels ont l'impression d'échanger efficacement dans une langue supposée naturelle, neutre et bénéfique (pour rependre les termes, ironiques, de Penycook 2001), il existe de nombreux cas où la communication dérape.

Or, si le terme péjoratif « *globish* » figure dans le titre du livre, Tréguer-Felten ne met pas en cause les compétences linguistiques des interlocuteurs non-natifs, et elle ne cherche pas non plus à débattre la nature de cette variante qu'elle appelle partout ailleurs dans le livre « ELF » (*English as a Lingua Franca*). Pour l'auteure, le fait qu'il existe des écarts par rapport aux normes linguistiques des locuteurs natifs sur le plan formel (erreurs lexicales, grammaticales, etc.) est symptomatique, mais pas déterminant. Le véritable obstacle, selon elle, serait le décalage interculturel, ou si l'on veut, le risque persistant de distorsion entre les « univers de sens » des différents interlocuteurs. Tréguer-Felten résume le problème ainsi :

Si les interlocuteurs partagent langue et culture, les univers de sens mobilisés parviennent généralement (avec plus ou moins de bonheur) à s'accorder. À l'inverse, quand ce n'est pas le cas, le résultat est beaucoup plus aléatoire […] (Tréguer-Felten 2018 : 5).

Geneviève Tréguer-Felten, est directrice de communication d'entreprises et chercheuse en sciences du langage. Elle anime des séminaires à l'Université de Paris-Dauphine et est membre du comité scientifique du Groupe d'études management et langage (GEM&L). Elle a fondé l'atelier international « ADculture » (analyse du discours/culture). Ces éléments expliquent les partis pris thématiques et méthodologiques de ce livre :  un interêt marqué pour la communication interculturelle (dont les études de cas constituent le coeur du livre), un grand soin pour la pédagogie et l'explication (on apprécie en particulier les encadrés), et un goût pour l'analyse descriptive des documents (avec des prolongements analytiques présentés dans les annexes).

Le livre comporte 214 pages et huit chapitres principaux, sans compter l'introduction, la conclusion, trois annexes et une bibliographie.

Dans l'introduction, Tréguer-Felten présente les fondements de son approche. Elle distingue entre deux types d'incompréhension linguistique : 1) le « malentendu de surface », facilement repérable et réparable, et 2) la « mésentente », moins visible et donc plus nuisible, car ayant potentiellement des répercussions sur les relations entre collègues de cultures différentes. Cette deuxième catégorie constitue l'essentiel des cas étudiés dans le livre.

Dans les chapitres suivants, Tréguer-Felten examine les caractéristiques discursives de deux genres textuels : A) les messages électroniques entre Sinophones et Francophones, B) les brochures d'auto-présentation par des entreprises chinoises et françaises.

Le premier chapitre (astucieusement intitulé *Tu dis vert, j'entends bleu!*), présente sept études de cas, chaque exemple correspondant à un échange de messages électroniques afin de démontrer

différents degrés de « malentendus » ou de « mésententes ». Le premier cas (« *Une langue basique pour une requête élaborée* ») se concentre sur un proverbe utilisé à mauvais escient dans un échange technique. Le deuxième exemple (« *Une langue plus élaborée ne facilitant pas l'échange* ») correspond à une lettre éloquente mais insuffisamment précise, suscitant la perplexité des destinataires. Si ces deux cas relèvent de ce qu'on pourrait appeler de la strate « lexico-grammaticale », le troisième (« *Désaccord sur le planning* ») révèle la nature essentiellement culturelle de certains problèmes de communication : un fournisseur chinois informe son collègue français que leur client ne va pas annoncer ses spécifications à temps, et cherche de manière indirecte à repousser le « planning ». En réponse, l'interlocuteur français exprime très directement son désaccord, évoque un problème de raisonnement chez son interlocuteur et le pousse à changer l'avis du client, au risque de lui faire perdre la face. Les autres exemples cités dans ce chapitre nous donnent, entre autre, un aperçu de mésententes entre collègues de culture non-anglo-saxonne et anglo-saxonne (américaine). Le lecteur comprend immédiatement l'intérêt pédagogique de ces exemples.

Dans le deuxième chapitre *D'où vient cette Mal-entente* ?, Tréguer-Felten revient à la théorie et propose une définition de ce qu'elle étend par « univers de sens ». Ce concept sera ensuite utilisé dans les chapitres suivants pour sous-tendre l'ensemble des observations qu'elle se propose d'examiner. Chemin faisant, l'auteure s'appuie sur une définition de Goodenough : « *the form of things that people have in mind, their models for perceiving, relating and otherwise interpreting… »* (1957, mais dont la référence exacte est malheureusement absente de la bibliographie) qu'elle explique ainsi :

> cet univers de sens auquel chacun se réfère instinctivement pour interpréter les situations sociales rencontrées, ou comprendre les discours entendus. Commun aux membres d'une même communauté ethnolinguistique, celui-ci agit comme une grille de lecture […] (Tréguer-Felten 2018 : 34-5).

Dans les trois prochains chapitres (,), Tréguer-Felten présente les résultats de l' analyse de deux corpus comparables d' « autoprésentations d'entreprises » : un corpus de brochures rédigées en ELF par 14 entreprises chinoises d'un côté, et 14 brochures par des entreprises françaises de l'autre. Ces corpus sous divisés en deux sous-corpus chacun : la moitié des textes datant des années 1990, et l'autre moitié datant de 2008 (le fait que cette date correspond à la crise financière n'est peut-être pas fortuit). Il est ainsi possible à l'auteure de faire des observations en « diachronie courte ».

On peut résumer brièvement les observations du chapitre 3 *Un cas franco-chinois* ainsi : les autoprésentations chinoises présentent une macrostructure différente des textes français, utilisant notamment des devises ou des slogans (politiques, littéraires, parfois les deux) à la place de titres plus « informatifs », tandis que les textes français emploient une structure logique plus « rationnelle ». Les méthodes utilisées par Tréguer-Felten pour analyser ces textes sont assez typiques de l'analyse de discours « manuelle » (c'est-à-dire une analyse assez intuitive et sans recours à des données de corpus exhaustives). Ainsi, pour rendre compte de la différence entre les deux extraits suivants,

| | |
|---|---|
| EN_FR1 | DS Avocats, founded in Paris in 1972, is today a leading law firm and one of the key European players in Asia. |
| EN_CH1 | Since our founding in 1994, G.T. Law Office has grown into a large-sized comprehensive, yet specialised, cooperative partnership. |

Tréguer-Felten souligne l'importance de la « métaphore sportive » exploitée dans l'exemple EN_FR1 (*leading, one of the key, players..*) par contraste avec l'image du parcours d'un individu au

sein d'une relation sociale dans le texte EN_CH1 (*our founding, has grown, cooperative partnership…*).

Des résultats plus détaillés sont ensuite présentés dans les chapitres 4 *L'ethos des entreprises chinoises,* et 5 *L'ethos des entreprises françaises*. Ainsi on apprend que les textes chinois présentent leurs entreprises comme des entités toujours en évolution (« jamais figée »), valorisant la flexibilité, les relations entre paires (les interlocuteurs sont des « partenaires ») et la parole d'autrui. En revanche, les autoprésentations françaises présentent un « instantané » de leur entreprise au moment de la rédaction, en se positionnant non pas comme un « partenaire fiable » (une vision plus chinoise des choses), mais plutôt comme un « mentor bienveillant ou un guide » qui est le meilleur de sa spécialité.

Dans le chapitre 6 (*Dissemblances et univers de sens*) explore la notion de « culture discursive » pour examiner plus en détail les différences de valeurs (*ethos,* points de vue en termes d'effort ou de résultats, etc.), et de démarches rhétoriques (*logos,*implicite, ton assertif / concessif, enchainements logiques, etc), ) qu'on peut identifier dans les corpus analysés aux chapitres précédents. Pour ne citer qu'un exemple : l'entreprise française adopte selon Tréguer-Felten des arguments rationnels (explication des affirmations, des conséquences) qui confèrent à son auto présentation une « attitude savante ». Cette attitude serait donc profondément inscrite dans la culture discursive des Francophones, une observation à la fois tout à fait attendue (comment une entreprise française pourrait-elle se présenter autrement ?) et étonnante (la langue anglaise ne joue-t-elle qu'un rôle de « verni » pour faire passer le sens réel d'un message ?).

Dans le chapitre 7 (*Un exemple d'application pratique*) Tréguer-Felten explore trois corpus de textes (Auto-présentations, Principes d'action, Codes éthiques) publiés en anglais et en français par des entreprises basées en France et aux Etats-unis. Après avoir comparé ces textes avec les résultats des chapitres précédents, l'auteure en vient à la conclusion suivante :

> Prenant l'exemple d'un concept managérial censé être universel, soit la relation client, nous avons montré que les indices d'une interprétation locale mis au jour par les analyses étaient confirmés par les traces émergeant de discours similaires produits par des organisations dans leurs langues maternelles. L'introduction de secteurs d'activité nouveaux et d'une nouvelle communauté ethnolinguistique, les Etats-Unis, a conforté les résultats et montré que les dissemblances n'étaient à attribuer ni à la distance linguistique ni à la distance culturelle ; et que les concepts managériaux dits universels sont intimement liés à l'anglo-américain et à l'univers de sens qui le sous-tend, autrement dit au pays qui les a vu naître. (Tréguer-Felten 2018 : 169).

Dans l'avant dernier chapitre, (*8. l'ELF une langue bien particulière*) , Tréguer-Felten revient sur le rôle de l'anglais comme interlangue. Dans ce chapitre, et à l'exception du reste de l'ouvrage elle consacre une grande place à la traduction. Elle critique notamment la « transparence » et la « facilité » apparente de la traduction dans les entreprises :

> [La traduction] apparaît comme un centre de cout plus que comme une démarche d'accroissement de valeur, ce contre quoi s'insurgent les traducteurs professionnels contraints de traduire en urgence des contrats ou des appels d'offre dont la qualité du texte final ne semble guère préoccuper les commanditaires. Cela, en dépit des longs mois consacrés à le rédiger dans leur propre langue [...] p175).

La traduction reste une préoccupation particulière dans le dernier chapitre (*Conclusion*), où il est question notamment de « reconsidérer le rôle que devrait jouer l'opération traductive dans les organisations ». Les conclusions de Tréguer-Felten n'étonneront pas les traducteurs expérimentés, déjà rompus à ces questions ; mais il est possible que les messages de ce petit chapitre (pp185-190) soient nouveaux pour les lecteurs qui s'intéressent aux problème pour la première fois : 1) contrairement à une conception instrumentale de la langue, il faudrait cultiver une « conscience de la relativité linguistique » (p187) et reconnaître qu'au-delà du contenu d'un message, chacun transpose dans l'anglais lingua franca sa « culture discursive », et 2) il faudrait du même coup favoriser une « conscience plurilingue », afin de mieux « savoir et s'interroger sur la signification que prennent les discours à la lumière de l'univers de sens des interlocuteurs » (p190).

**Problèmes**

- on « un anglais de plus en plus éloigné de ses bases anglophones originelles qu'on appelle souvent « globish » (une réduction de Global English) en référence à sa nature sommaire et à son usage planétaire » (p1). Le message ne comprend pas pq GTF ne parle pas de « l'anglais des affaires »

- « Ainsi le terme 'control' qui en milieu anglo-saxon a une connotation positive (de lui dépend l'évaluation de l 'accomplissement des tâches stipulées dans le contraste donc la rémunération de l'individu ou son intention de primes), est généralement perçu, dans un contexte français, comme une ingérence et un manque de confiance dans les capacités de l'individu à accomplir sa tâche (Henderson 2005; d'Irbarne 2008).

- problèmes de méthodologie

Il est intéressant de noter cependant, que, dans le deux cas (chap, les méthodes utilisées par GTF relèvent de ce qu'on peut appeler « l' analyse de discours manuelle », c'est-dire l'observation de régularité d'expression, de métaphores, de mots clés sans nécessairement recourir à des outils informatiques plus sophistiqués que des concordances (et ce sans outils de tri ou de reconnaissance de segments répétés, collocations etc.). Autrement dit, dans les deux cas, GTF n'effectue pas une analyse lexico-statistique comparée des deux corpus selon les méthodes textomnétriques devenue maintenant assez routinières dans l'analyse systématique des corpus électroniques. Par ailleurs on aurait pu envisager une comparaison entre ces corpus et des corpus de référence plus larges : on peut envisager une étude à l'avenir qui irait dans ce sens.

- références manquantes dans la bibliographie (Truchot 2011 ou 2013?, p12), Gadamer 20006 (p32, pas dans la biblio), Goodenough (1957); p34 pas dans la biblio)
(dont la référence manque malheureusement dans la bibliographie )
- coquilles « au risque de sur l'objectif » (?) p12

**Théorie**

Sur le plan théorique, Tréguer-Felten prend ses distances par rapport aux analystes de l'anglais lingua franca comme Seidlhofer (2004) ou Charles (2007). Ces linguistes adoptent une approche

que l'auteure qualifie de « pragmatique », ce qui signifie, en gros, qu'il n'existe pas d'« anglais général » ; plutôt il convient de reconnaître un faisceau de variétés dialectales ou disciplinaires, plus ou moins apparentées mais toujours différenciées par une configuration spécifique de codes discursifs, de pratiques phraséologiques, terminologiques, etc. Dans cette optique, on avance l'hypothèse selon laquelle une communauté de locuteurs ayant peu ou même pas d'expérience des cultures anglo-saxonnes va développer ses propres systèmes de valeurs, ses propres codes de communication. Selon Charles (2007: 276), citée par Tréguer-Felten, on voit ainsi émerger : « *a 'new' operational culture based on shared understanding of situational factors* » (p6). Si cette position est adoptée par plusieurs linguistes (nous l'avons nous-même proposé dans un numéro précédent d'ASp), Tréguer-Felten la rejette, y préférant la notion d' un « univers de sens » :

> La thèse défendue ici se distingue en deux points de ce positionnement, d'une part les discours ne sont pas abordés sous l'angle pragmatique [...] d'autre part, et les choses sont liées, la culture n'est pas considérée sous l'angle des comportements qui l'accompagnent, mais en tant qu'univers de sens à la lueur duquel chacun des écouteurs « lit » le discours en ELF. [...] L'originalité de notre approche tient pour beaucoup à l'ancrage linguistique des analyses qui fait émerger ces univers de sens et permet d'expliquer aussi bien les accidents de parcours liés à cet ELF que l'intérêt informatif des discours qui l'empruntent. (Tréguer-Felten 2018 : p6).

Autrement dit, GTF postule une grande distinction entre la forme linguistique que revêt un message, un texte (que ce soit en ELF ou une autre langue) et le discours véhiculé par ce texte.

Pennycook, Alastair. 2001. 'The World in English', in Anne Burns & Caroline Coffin (eds.) Analysing English in a Global Context. 2001. London, Routledge, pp78-92.